Prix littéraire de la Porte Dorée : la sélection 2018

Nihad Jnaid

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4532>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000]

[2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 173-177

ISBN : 978-2-919040-41-4

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Nihad Jnaid, « Prix littéraire de la Porte Dorée : la sélection 2018 », *Hommes & migrations* [En ligne],

1321 | 2018, mis en ligne le 01 avril 2018, consulté le 08 janvier 2021. URL : [http://](http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4532)

journals.openedition.org/hommesmigrations/4532 ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

LITTÉRATURE

PRIX LITTÉRAIRE DE LA PORTE DORÉE : LA SÉLECTION 2018

Par NIHAD JNAID, coordinatrice du Prix littéraire de la Porte Dorée.

Le comité de lecture de l'Établissement public du Palais de la Porte Dorée vient d'annoncer la sélection de la 9^e édition du Prix littéraire de la Porte Dorée, dont la soirée de remise aura lieu le 12 avril prochain. Avec sept titres retenus, cette sélection est placée sous le signe de la diversité des références géographiques et culturelles, et du mouvement. Elle est à l'image d'une constellation de flux et de trajectoires à travers le monde. De la Centrafrique à Cuba, de la Pologne au Soudan jusqu'à la France, en passant par l'Italie, de Paris à Amoudé, Dantzig, Altino ou Alger, ces sept romans nous offrent une panoplie de parcours à l'image d'un monde en perpétuel mouvement, dans l'espace et dans le temps.

Les ouvrages retenus s'articulent autour de deux axes. Certains titres s'appuient sur une réalité historique qui nous replonge, par exemple, dans l'horreur de l'esclavage (*Bakhita, Les passagers du siècle*), ou dans un passé plus récent, comme celui de l'arrivée des pieds-noirs et des Harkis (*Dans l'épaisseur de la chair, L'Art de perdre*) dans l'Hexagone. Ils prolongent ainsi une problématique mise au jour lors de la précédente sélection du prix littéraire en 2017, en soulignant combien l'héritage migratoire se transmet entre les générations, avec son lot de questionnements identitaires et de mémoires plurielles. D'autres sont en résonance avec l'actualité la plus chaude des migrations contemporaines (*Silence du cœur*) ou avec des contextes géopolitiques qui expliquent les départs (*Le rêveur des bords du Tigre*).

Transmission / filiation / mémoire(s) / identité

Si les quatre romans suivants mettent en scène des trajectoires exiliques personnelles ou collectives, aucun n'est véritablement autobiographique. Cependant, leurs récits révèlent une forte imbrication de parcours individuels dans l'histoire collective.

Jean Marie Blas de Roblès, *Dans l'épaisseur de la chair*, Paris, Zulma, 2017.

À l'occasion d'une sortie de pêche en solitaire, Manuel Cortès accuse son fils de « *ne pas être un vrai pied-noir* » ! Ce reproche constitue le point de départ de l'interrogation autour de son identité. Le roman de Jean Marie Blas de Roblès traverse

l'Europe de la Seconde Guerre mondiale à la Guerre d'Algérie : « *La guerre est passée sur mon père, elle l'a roulé, secoué, tanné, endurci* », et l'exil est forcé vers cette même Europe pour laquelle il s'est battu et qui rejette son père. Pourtant, « *Nul*

FILMS

regret exprimé d'un paradis perdu, nul attendrissement, aucune amertume, aucune réécriture obsessionnelle de l'Histoire ni d'acointance maniaque avec ses compagnons d'infortune ». Car ce père tait ses souffrances pour protéger les siens : « *Quelles que soient mes demandes de précisions, les souvenirs de Manuel ne changent pas. Ils sont figés, comme une vulgate qui ne saurait souffrir ni suppression ni ajout.* » De toutes les épreuves subies, déracinement, exil et blessures, il réussit à sauver le bien le plus précieux : l'identité, une identité forte et fièrement transmise : « *Il y aura un dernier Pied-noir, comme il y a eu un dernier des Mohicans.* » Cette identité s'enrichit et laisse aux descendants le choix d'en construire une autre « *ni Pied-noir, ni Français ni Espagnol : un homme, un homme* » tout simplement.

Fawaz Hussain, *Le rêveur des bords du Tigre*, Paris, Les Escales, 2017.

Farzand, un Kurde syrien exilé en France, décide de rentrer chez lui. Son chemin s'arrête. À Diyarbakir, à la frontière avec la Turquie, la rencontre inattendue avec Mirza, un garçon d'une douzaine d'années, va transformer cette halte vers la Syrie et changer le cours de ce retour aux sources. À Diyarbakir, où l'Organisation règne en veillant au respect de « l'assimilation turque » des Kurdes à l'ordre établi turc, Farzand fait face à la désillusion d'avoir perdu « l'idéal d'un grand Kurdistan enfin libre ». Fawaz Hussain décrit magnifiquement cette ville au bord du Tigre et nous fait découvrir le drame du peuple kurde, dispersé entre plusieurs pays et condamné à être « les valets des valets, les esclaves des esclaves ». Tel un conte oriental, *Le*

rêveur des bords du Tigre exhume un peuple exilé aux histoires multiples. Avec une langue chatoyante et poétique, il décrit « la tragédie d'un peuple sur le point de rejoindre à jamais le creux du néant ». En entreprenant ce voyage, Farzand pensait seulement revoir Amoudé, sa ville natale dont il va se contenter d'admirer les lumières au loin, depuis la frontière turque. Mais, au final, il aura adopté un fils.

Patricia Reznikov, *Le Songe du photographe*, Paris, Albin Michel, 2017.

S'il est beaucoup question de photographie et d'exil dans le roman de Patricia Reznikov, *Le Songe du photographe* est surtout l'histoire d'une rencontre intergénérationnelle qui se transforme en histoire filiale et quasi familiale.

Distant de sa famille parisienne disloquée, Joseph, qui a quinze ans en 1977, découvre au hasard d'une rencontre la maison de l'Impasse dont les résidents sont des artistes qui vont aider le jeune homme à recommencer une nouvelle vie. Accueilli par ce groupe d'exilés à Paris, Joseph trouve sa place dans cette tribu. Très vite « L'Arche » ou la « *bohémantya* » lui permet de grandir et de comprendre que « *l'esprit humain, ce véhicule de raisonnements et de songes, était un conservatoire poétique et spirituel* ». Que peut offrir un groupe de fracassés par « *les cataclysmes qui nous frappent au cœur et qui nous déchirent* » si ce n'est le « *grand rêve partagé parmi les catastrophes. Un extraordinaire album de photographies en noir et blanc qui contient tous les frémissements, toutes les pulsations du monde. Une possibilité de se souvenir de la lumière* » ? Patricia Reznikov convoque des villes

– Budapest, Vienne et Cologne –, des personnalités célèbres – Kertész, Brassai, Sander et Zweig – qui ont fait la richesse culturelle et humaniste de la Mitteleuropa et nous rappellent la fragilité de ces mondes disparus dans « *la grande falsification* » qu'est la guerre. Les cinq résidents de l'Impasse – Sergeï, Magda, Dorika, Angel et Sandor – sont des passeurs de cultures, de rêverie et de vie qui « *avaient le pouvoir de semer de la poésie partout où ils mettaient les pieds et de convoquer la vie même* ». Adopté par ces cinq exilés, Joseph s'est construit grâce à la tendresse de ceux qui pourtant ont vécu une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'Europe. « *Ils ont fait de moi un homme. Un Mensch (...). Eux qui m'avaient sauvé du désastre, eux qui m'avaient appris à aimer.* »

Alice Zeniter, *L'Art de perdre*, Paris, Flammarion, 2017.

Intriguée par ses origines dont elle ignore tout, Naïma éprouve le besoin d'enquêter sur le passé de sa famille après les attentats à Paris de 2015. Comment faire face au mutisme de son père Hamid qui préfère taire l'histoire fami-

liale ? La grand-mère Yema ne parle que l'arabe que Naïma ignore. Ali, son grand-père, disparaît avant de partager son histoire avec elle. Naïma s'aperçoit que la vie de son grand-père était marquée par « *deux silences qui correspondent aux deux guerres qu'il a traversées. La première, de 39-45, il en est ressorti en héros et alors son silence n'a fait que souligner sa bravoure et l'ampleur de ce qu'il avait eu à supporter. On pouvait parler de son silence avec respect, comme d'une pudeur de guerrier. Mais la seconde, celle d'Algérie, il en est ressorti traître et du coup son silence n'a fait que souligner sa bassesse,*

et on a eu l'impression que la honte l'avait privé de mots. Quand quelqu'un se tait, les autres inventent toujours et presque chaque fois ils se trompent ». Être Harki, voilà « *le passé honteux* » de ce grand-père qui, après s'être enrichi grâce au commerce des olives, choisit son camp et se trouve contraint de fuir son village situé à deux pas des gorges de Palestro. Ali déclassé arrive sur le sol métropolitain avec sa femme et leurs enfants. Mais la France ne sait que faire de ces « *Français musulmans* » relégués et trimbalés du camp de transit de Rivesaltes aux HLM de la périphérie de Flers en Normandie. Seule « *l'école a remplacé les oliviers porteurs de toutes les promesses* ». Partie en Algérie, Naïma reconstitue le puzzle de ses racines et des mémoires familiales qui ne lui avaient pas été transmises : « *Ils taient leur histoire individuelle et ses complexités, ils acceptent en hochant la tête une version simplifiée qui finit par entrer en eux, par recouvrir la mémoire et quand leurs enfants voudront creuser en dessous ils découvriront que tout a pourri sous la bâche de l'amour sans faille et que les vieux disent qu'ils ne se souviennent plus* ». À partir de cette histoire parcellaire, la jeune femme se déleste et se défie des identités figées : l'héritage familial n'est plus un poids : savoir perdre, c'est se réconcilier avec soi, faire le tri dans son héritage pour tricoter son identité propre.

Traversée / mobilité / mouvement

Si l'émigration est dans son principe affaire de mouvement, les ressources narratives de la fiction épousent les multiples contours de cette mobilité humaine à travers les espaces et le temps. *Bakhita* conte la traversée d'une seule et même personne ; *Les Passagers du siècle* explore la mobilité d'une personne et de sa descendance, *Silence du cœur* va suivre tout un groupe. L'immigré pris dans sa singularité laisse la place à des migrants vus de l'extérieur comme une masse indistincte que le roman va explorer et déployer en autant de récits personnels. Les trois romans qui complètent la

FILMS

sélection 2018 du Prix littéraire de la Porte Dorée font de l'Afrique le point de départ de ces mobilités.

Viktor Lazlo, *Les Passagers du siècle*, Paris, Grasset, 2018.

Cette fresque romanesque invite au voyage à travers trois continents et deux siècles marqués par des événements historiques majeurs : la fin de la traite négrière, les deux guerres mondiales et le nazisme. « Si l'esclavage n'avait pas été aboli, nous serions toujours à Cuba, enchaînés à l'histoire de nos frères et sœurs des champs de canne et des habitations. » Servie par une double narration, cette épopée sur cinq générations démarre lorsque Fleur Desvérieux Gaudrèche, âgée de cent ans en 2010, rédige un journal qu'elle espère léguer à son fils. Racontant le récit de ses parents Josefa et Samuel Wotchek, Fleur affronte ainsi son héritage, l'incroyable histoire portée par ses parents, témoins et victimes des pires crimes de l'humanité, de l'esclavage et de l'extermination des Juifs. C'est la traversée de Yamissi, jeune africaine arrachée à sa famille en Centrafrique et vendue comme esclave à Cuba, qui a donné naissance à cette histoire familiale : « Yamissi enfouit son nom tout au fond de son cœur. Il serait sa force intime. » Josefa est le fruit de l'amour entre Yamissi et Ephraïm Sodorowski. Une seconde rencontre amoureuse va perpétuer la tradition de mobilité familiale lorsque Samuel Wotchek quitte sa Pologne pour se réfugier en Martinique.

Le roman embrasse les exils forcés, les retours volontaires ou par devoir. Samuel Wotchek rentre en Pologne au début de Deuxième Guerre mondiale pour veiller sur les siens : « Elles étaient deux

sur le quai de la baie des Flamands. Deux femmes pour un homme qui s'en allait. Josefa et Fleur, deux Martiniquaises. » Le roman est traversé par ces mobilités qui traduisent l'influence des idéologies sur les individus et leur destin. « Nègres ou juifs, quelle importance, nous errons tous d'une étrange et languide manière. Josefa pensa qu'ils n'étaient que des gens qui descendaient des bateaux, la cale et l'entrepont, le bois grinçant et les sargasses puantes, telle était leur ascendance. » Au-delà des origines, ce qui unit les personnages du roman, c'est l'appel de l'ailleurs.

Véronique Olmi, *Bakhita*, Paris, Albin Michel, 2017.

Née au Darfour vers 1869, enlevée par deux hommes, vendue à des négriers musulmans, Bakhita est entrée très jeune dans un univers de violence et de soumission : celui de l'esclavage. Celui qui l'achète pour la cinquième fois sera son sauveur. Il

est italien, consul à Khartoum et s'appelle Calisto Legnani. Bakhita qui a tout perdu, son nom, sa langue, son village, va partir avec son « padronne » en Italie. Une nouvelle vie l'y attend, et un incroyable destin. Véronique Olmi a su trouver les mots pour dire la souffrance, l'horreur, l'abjection des hommes, autant que la beauté, la bienveillance et l'amour de Bakhita, cette esclave devenue sainte. « Elle voudrait leur dire comme la vie est rapide, ce n'est qu'une flèche, brûlante et fine, la vie est un seul rassemblement, furieux et miraculeux, on vit, on aime et on perd ceux que l'on aime, alors on aime à nouveau et c'est toujours la même personne que l'on cherche à travers toutes les autres. Il n'y a qu'un

seul amour. ». La capacité de résilience de la petite fille, puis de la femme ne laisse pas de susciter l'admiration de ses contemporains... et du lecteur. L'appel des ordres, à la fois mystère et espoir, répond à l'envie de vivre enracinée chez Bakhita. La foi s'invite dans l'interstice par lequel passe la dernière force humaine, avec la certitude fulgurante et violente de ne pas être totalement seule. « *Le temps sans violence n'est qu'un répit dans sa vie d'esclave. Elle obéit, sans savoir où on la mène, et même avec les gens qu'elle aime, elle est toujours un peu perdue. Elle vit dans le temps étiré de l'incertitude, qui est à la fois très lent et très ramassé, un temps qui avance par bonds successifs, comme un chemin cahoteux, et puis se prolonge dans une monotonie sans repères.* »

Mohamed Mbougar Sarr, *Silence du chœur*, Paris, Présence africaine, 2017.

L'arrivée de 72 migrants dans la petite ville d'Altino, en Sicile renvoie aux échos de l'actualité, à la façon dont les discours impersonnels sur les migrants finit par déshumaniser des hommes et des femmes. Mohamed Mbougar Sarr a choisi de rendre

une partie de cette humanité perdue à ses personnages ; ils ont des noms, des histoires, une mémoire, des rêves, voire des vies à venir. Comme si l'hospitalité, la solidarité et l'accueil pouvaient perdurer malgré l'hostilité affichée de certains à l'égard de ceux qui arrivent. Entre l'accueil et le rejet, les habitants s'organisent, se divisent, s'engagent. Les deux « camps » peuvent s'exprimer. Le curé d'Altino parle de l'Europe et critique son « humanisme dégénéré ». « *Qui sont-ils ? ... Je ne sais pas vraiment. Leur traversée est une part de ce qu'ils sont. Mais ce qu'ils sont au fond d'eux, leur voix la plus intime, je ne suis pas certain de l'avoir déjà entendue. Je perçois des échos faibles.* » L'attente est une autre question centrale dans ce roman. Tout un chapitre y est consacré, les migrants attendent une solution juridique à leur statut, un dénouement : « *Ça fait presque six mois qu'ils sont là. Ils commencent à s'impatisser. Leur rêve n'est pas encore brisé, mais il se fissure ; Babel tremble.* »

Le roman adopte une variété de formes narratives qui alternent avec une extrême fluidité (extraits du carnet de voyage d'un migrant, d'articles de journaux...). En multipliant les points de vue et en diversifiant son récit, l'auteur parvient à construire un véritable kaléidoscope de la situation migratoire contemporaine. L'écriture reflète la difficulté de gérer cette co-présence sur un même lieu et d'arbitrer entre le devoir d'hospitalité et les réflexes de rejet. La fin du roman (un coup de génie) est très ingénieuse car elle met les migrants et les habitants de l'île face au même danger. Faut-il un danger pour redevenir égaux ? ■